



De l'ancien français au français moderne. Théories, pratiques et impasses de la traduction intralinguale, études réunies par Claudio Galderisi et Jean-Jacques Vincensini

Alain Corbellari



Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/crm/13827>

DOI: 10.4000/crm.13827

ISSN: 2273-0893

Publisher

Classiques Garnier

Electronic reference

Alain Corbellari, « *De l'ancien français au français moderne. Théories, pratiques et impasses de la traduction intralinguale, études réunies par Claudio Galderisi et Jean-Jacques Vincensini* », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* [Online], Comptes-rendus, Online since 15 March 2016, connection on 15 October 2020. URL : <http://journals.openedition.org/crm/13827> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/crm.13827>

This text was automatically generated on 15 October 2020.

© Cahiers de recherches médiévales et humanistes

De l'ancien français au français moderne. Théories, pratiques et impasses de la traduction intralinguale, études réunies par Claudio Galderisi et Jean-Jacques Vincensini

Alain Corbellari

REFERENCES

De l'ancien français au français moderne. Théories, pratiques et impasses de la traduction intralinguale, études réunies par Claudio Galderisi et Jean-Jacques Vincensini, Turnhout, Brepols (« Bibliothèque de Transmédié » 2), 2015, 210 p.
ISBN 978-2-503-56517-0

- 1 Claudio Galderisi s'est imposé en dirigeant le monumental répertoire *Translations médiévales* (Brepols, 2011, 3 vol.) comme l'incontournable spécialiste de la traduction française au Moyen Âge. Dirigeant chez le même éditeur, en compagnie de Pierre Nobel, la collection « Bibliothèque de Transmédié » (dont l'édition de la *Cronique et Histoire des merveilleuses aventures d'Appolin roy de Thyr* par Vladimir Agrigoroaei constituait le premier volume en 2013), il nous offre avec Jean-Jacques Vincensini, en guise de deuxième volume, un bouquet de neuf articles explorant la question de la traduction diachronique du français médiéval en français moderne. Les contributions sont regroupées sous les rubriques « Théories et méthodologies », « Pratiques poétiques », « D'autres faces de la traduction romane » et « Seuils et impasses » qui

dessinent un parcours cohérent et représentatif offrant des jalons pour une approche globale d'un phénomène complexe.

- 2 Ce sont sans surprise les deux éditeurs du volume qui s'arrogent les réflexions théoriques, Claudio Galderisi s'interrogeant sur la possibilité même de la traduction intralinguale (« 'Un truchement me faut quérir...' Peut-on traduire pour qui ne connaît pas le français médiéval ? », p. 7-32), tandis que Jean-Jacques Vincensini dresse un panorama méthodique des pratiques les plus récentes (« Traduire le français médiéval en français moderne. Etat des lieux de dix ans de traduction », p. 33-51). Ce dernier article prend visiblement la suite d'une importante contribution de Claude Buridant publiée il y a une dizaine d'années (« De l'ancien français au français contemporain : gué périlleux et quête du traduire. Réflexions sur la traduction des textes médiévaux en français contemporain »), que Jean-Jacques Vincensini ne cite pourtant pas, ce qui est d'autant plus étonnant qu'il avait lui-même publié dans le volume qui recueillait l'article de Buridant : *Translatio litterarum ad penates. Das Mittelalter übersetzen. Traduire le Moyen Âge, Cahiers du Centre de traduction littéraire de l'Université de Lausanne*, 47, 2005, où l'on lira aussi avec profit, pour compléter les réflexions de l'ouvrage ici recensé, les communications de Claude Thiry, Monique Léonard, Michel Stanesco et François Zufferey. Revenant sur son idée de la « bonne distance » qui faisait le fond de son article de 2005, Jean-Jacques Vincensini repère avec beaucoup de pertinence et de clarté les écueils qui guettent les traducteurs de l'ancien français dans la langue moderne, liant en particulier « le paradoxe de la fidélité » à « sa dépendance à l'idée de continuité » (p. 49), notion qu'il fustige comme fallacieuse.
- 3 Le propos de Claudio Galderisi est d'ordre plus phénoménologique et peut apparaître plus ésotérique : mettant en cause la possibilité même de la traduction, il prend sa principale référence théorique dans l'ouvrage d'Antoine Berman, *Jacques Amyot traducteur français. Essai sur les origines de la traduction en France* (2012), qui ne traite guère de la question de la traduction intralinguale, et semble complètement ignorer qu'il existe déjà des réflexions sur le problème de la traduction de l'ancien français en français moderne. Claudio Galderisi fait d'ailleurs preuve d'une étonnante légèreté en affirmant que « le *Tristan et Yseut* [pour *Iseut* – de Bédier] n'a pas eu de successeur, à l'exception du *Jongleur de Notre Dame* de ce même Michel Zink, qui avec la collection *Lettres Gothiques* a édifié le pont le plus important entre les deux pôles de la langue et de la littérature française » (p. 13). Cet hommage à Michel Zink n'est certes pas immérité et trouve d'ailleurs de nombreux échos dans d'autres articles du volume, au point que celui-ci apparaît tout entier comme un hommage implicite et bienvenu au professeur qui vient justement de prendre sa retraite du Collège de France. Mais il faut relire l'affirmation de Claudio Galderisi : Bédier n'aurait eu que ce seul « véritable successeur » ? Mais c'est par dizaines que, dans le sillage de Bédier, se comptent les traductions et adaptations de la littérature française médiévale en français moderne qui, dans le demi-siècle allant de la fin de la Guerre de 14-18 au seuil des années 1970, ont usé de la « langue traductrice » forgée par Bédier, subtil compromis entre l'usage moderne et la langue du XVII^e siècle : Jacques Boulenger, Paul Tuffrau, Maurice Genevoix et André Mary ne sont que les plus célèbres de ces adaptateurs auxquels on peut aller jusqu'à rattacher (si l'on ose dire comme « compagnon de route ») André Pézard et son incroyable traduction de Dante pour la Pléiade. Il faut par ailleurs faire remarquer que Bédier, s'il a certes lancé la mode de ce type d'adaptation en en donnant un modèle insurpassable, a lui-même eu des prédécesseurs : son maître Gaston Paris et,

plus encore, le père de ce dernier, Paulin Paris, dont le *Roman de Renart* (1861) anticipait déjà à s'y méprendre la « langue traductrice » de Bédier. Enfin, on ne saurait négliger les innombrables adaptations de la littérature médiévale proposées au XVIII^e et au début du XIX^e siècle qui, pour être bâties sur d'autres principes que ceux de Bédier, n'en sont pas pour autant inintéressantes et encore moins d'une infidélité rédhibitoire ! L'absence d'une perspective historique au seuil de ce volume s'avère donc préjudiciable à sa crédibilité théorique. Et il n'est pas certain qu'en mettant en parallèle « édition bédieriste » et « traduction bédieriste » (p. 26), Claudio Galderisi apporte beaucoup de clarté à son exposé.

- 4 Pour le reste, les études de cas sont toutes intéressantes mais on se permettra de les juger trop peu nombreuses ; d'ailleurs, entre les contributions de Nathalie Bragantini-Maillard (« Transposition du même au même ou accès à une altérité préservée ? Traduire *L'Espinette amoureuse* de Jean Froissart », p. 55-86), Jacqueline Cerquiglini-Toulet (« Traduire Villon : la vibration sonore, du même à l'autre », p. 87-95), Jean-Marie Fritz (« Traduire les fatrasies : degré zéro de la traduction », p. 97-115) et Valérie Fasseur (« De l'ancienne langue d'oc au français moderne : l'exemple de *Flamenca* », p. 119-139), on déplore un grand absent : l'ancien français proprement dit (à la semi-exception de l'article sur les fatrasies, de toute façon atypiques). Tous ces articles valent par l'implication personnelle de leurs auteurs qui nous font partager leurs doutes et leurs dilemmes de traducteurs. Le long développement de Valérie Fasseur sur le mot « souper » (p. 127-129) qui lui rappelle ses grands-parents possède même sa charge d'émotion (même s'il faut remarquer qu'un Wallon ou un Suisse romand n'y verra qu'un usage normal de sa langue de tous les jours). L'article de Jacqueline Cerquiglini est émaillé de belles formules : « Charybde et Scylla ; la simplification ou la paraphrase, le lissage ou la glose » (p. 91), « la traduction est un double dialogue, avec l'autre mais aussi avec soi-même » (p. 92), « le traducteur, dans le cadre d'une édition bilingue en regard, est sous le regard immédiat et salutaire de son lecteur » (p. 94). Nathalie Bragantini-Maillard, faisant *in fine* référence à Walter Benjamin, propose quant à elle l'idée intéressante mais coûteuse de produire « une édition bilingue à trois, voire quatre niveaux : au texte original feraient face, sur la page de droite, une traduction littéraliste juxtalinéaire et, à sa suite une traduction *ad sensum* » (p. 86) avec un appareil de notes conséquent.
- 5 Poursuivons la lecture du volume. La sous-section « D'autres faces de la traduction romane » se justifie-t-elle ? On peut comprendre que l'article de Valérie Fasseur y ait été classé par précaution, mais la langue cible de sa traduction de *Flamenca* est, comme dans les autres cas, le français moderne, et la langue d'oc, comme elle le montre bien, a suffisamment d'affinités, linguistiques mais plus encore thématiques, avec l'ancien français pour que ce léger écart soit ici parfaitement légitime. En revanche, l'article d'Anna Maria Babbi (« Les traductions de l'ancien français en Italie », p. 141-162), pour lequel, à l'évidence, a été créée cette sous-section bâtarde, est plutôt hors-sujet. De surcroît, il s'avère assez peu informatif, l'auteure se contentant de citer presque sans commentaire des traductions de textes français médiévaux en italien et des justifications données par les traducteurs... également en italien ! Si ces dernières sont à peu près lisibles par le lecteur francophone (encore qu'il aurait été plus confortables de les traduire), l'évaluation fine et correcte des traductions italiennes de textes littéraires (et en particulier de l'annexe qui met en regard trois traductions d'un texte fameux de Bernard de Ventadour) sont largement hors de portée d'un locuteur ne parlant pas parfaitement l'italien. L'intérêt herméneutique de l'article se réduit donc à

la remarque finale : « la plupart des traducteurs ont tenté de restituer le texte ancien par une forme qui, tout en gardant le contenu, parvient à un résultat 'poétique' satisfaisant » (p. 154).

- 6 La dernière sous-section, « Seuils et impasses », réunit deux articles inégalement pertinents. Le propos de Vladimir Agrigoroaei (« Quelques réflexions au sujet des traductions médiévales de la Bible. Un problème de méthodologie », p. 165-182) est incontestablement intéressant, quoique par moments un peu abscons, mais il est en grande partie hors-sujet : le double fait que la traduction de la Bible soit particulièrement problématique au Moyen Âge en raison des risques d'encouragement à l'hérésie et que l'illustration des bibles latines participe déjà de la traduction (propos en soi passionnant !) n'entretient pas de rapport immédiat avec la question de la pertinence de la retraduction en français moderne de ces versions médiévales. Certes, l'auteur tente bien, en fin d'article, de repêcher cette thématique, mais ce n'est là qu'un vœu pieux : les conditions de penser ce problème sont posées, mais la question n'est finalement pas vraiment abordée.
- 7 En revanche, l'article de Joëlle Ducos (« La science médiévale, un intraduisible ? », p. 183-198) est de bout en bout à la fois passionnant et remarquablement accordé à la thématique du volume, qu'il conclut à merveille (à défaut d'une postface des éditeurs qui n'ont pas jugé nécessaire de se livrer, dans les articles introductifs, à une présentation et à une justification du contenu du volume) ; en effet, traduire une œuvre scientifique du passé pose des problèmes épistémologiques quasiment insurmontables. Si l'on peut raisonnablement soutenir que les émotions décrites par Homère nous touchent encore, les objets mêmes qu'étudient les savants anciens n'ont souvent que de bien lointains rapports avec ceux que la science d'aujourd'hui considère comme pertinents. Comme l'écrit bien Joëlle Ducos, « la part d'intraduisible que constituent les termes dans un texte scientifique ne peut être réduite par la seule traduction, et le sens se construit par l'aller-retour entre version, texte original et connaissance du contexte » (p. 196).
- 8 Une phrase étrange de ce dernier article nous conduira à d'ultimes remarques générales sur ce volume intéressant mais inégal et laissant au lecteur comme un goût d'inachevé. Il y en effet visiblement un problème dans l'énoncé suivant : « Jean-René Ladmiral indiquait la contradiction inhérente à tout discours sur la traduction, avec une tradition en répétant son impossibilité et des pratiques invitant à en penser la possibilité et une réflexion fondée sur des types d'opposés » (p. 196). L'article de Joëlle Ducos est par ailleurs écrit dans une langue claire, et l'auteure a visiblement été victime ici de l'une de ces inattentions qui nous arrivent à tous et pour corriger lesquelles nous faisons généralement confiance à nos éditeurs. Lesquels ont, en l'occurrence, également laissé passer quelques autres inadvertances : p. 58, l'énorme note 6 répète deux fois l'intégralité de son contenu ; p. 135, le médiéviste cité n'est pas *Ambroise* (le fameux compositeur de *Mignon*), mais *Antoine* Thomas ; p. 139, le bouvier décrit par Chrétien de Troyes n'est pas un personnage du *Chevalier de la Charrette* mais du *Chevalier au Lion* ; p. 188, le paragraphe de reprise du texte courant appartient encore à la citation qui précède, ce qui rend cette dernière incompréhensible ; et l'on ne listera pas les nombreuses coquilles de moindre importance. Souhaitons que les prochains volumes d'une collection à tous égards prometteuse témoignent d'un peu plus de rigueur éditoriale.